



Message de la présidente du Conseil national

- Seul le prononcé fait foi -

Synode national
de Paris –Sète
Session 2

Choisir la confiance, oser la confiance

Enfin, vous êtes là ! Enfin, nous sommes là, présents les uns aux autres. Masqués, certes, mais physiquement présents ! Quelle joie de vous voir, quelle joie de pouvoir faire route ensemble pendant quelques heures et porter ainsi le gouvernement de l'Église.

Bienvenue à chacune et à chacun, et tout particulièrement à celles et ceux qui sont nouvellement délégués au synode national et qui vivent donc ici leur premier synode national dans un même lieu. N'hésitez pas au fil des séances à prendre la parole, selon le règlement du synode, bien sûr.

Bienvenue aussi à celles et ceux qui viennent pour leur dernier synode national (pour l'instant !) et qui quittent une instance dans laquelle ils se sont engagés durant plusieurs années. Nous aurons l'occasion de leur exprimer notre reconnaissance.

Enfin, nous sommes là ! Et je me sens un peu comme Lazare sortant du tombeau, heureuse de revenir à la vie, à la lumière, à la joie du travail « en présentiel » et des rencontres. Lazare au Lazaret...

Avec Lazare et ses sœurs, je vous propose de prendre un peu de temps pour regarder encore cette épreuve, même si nous souhaitons tourner la page le plus vite possible, avant de nous demander ce que nous pouvons en garder et quelle est la mission de l'Église aujourd'hui (sans bien sûr épuiser le sujet que nous ne faisons qu'ouvrir dans les Églises locales et le mois prochain dans les synodes régionaux).

Une épreuve violente, comme un passage au crible

L'épreuve de la pandémie a été violente et elle l'est encore en bien des lieux. Elle a mis à mal les corps et les cœurs, les relations ont été

éprouvées. Nous pleurons des amis, des proches, que nous n'avons pas pu accompagner comme nous l'aurions souhaité.

La mort a fait irruption dans notre quotidien, comme un intrus, un convive non désiré et trop bruyant. Tout à coup, nous nous sommes souvenus que nous étions mortels. Quel scoop et quelle banalité ! Et les bases de la société ont été ébranlées. La consommation n'y pouvait rien et la science avait besoin d'un peu de délai.

Le confinement, s'il a ralenti la pandémie, a provoqué de la précarité économique malgré les aides. Il a fragilisé encore plus les plus fragiles et mis en danger celles pour qui le domicile est un lieu de violence. L'accélération des relations à distance par les moyens électroniques, s'il a été salvateur pour beaucoup, a aussi aggravé la relégation et l'exclusion de celles et ceux qui n'ont pas accès à ces moyens. Les jeunes ont été particulièrement malmenés, renvoyés devant un écran pendant 18 mois pour la plupart des étudiants, coupés de toutes relations sociales. Comment refaire société après avoir entendu pendant des mois que l'autre est une menace, qu'il faut s'en éloigner, l'éviter, ou que je peux être une menace pour lui ?

S'avancer vers l'autre et percevoir un mouvement de recul, ou avoir soi-même un geste de défiance vis-à-vis de lui, laisse des traces.

La méfiance a été instituée en vertu. Pour de bonnes raisons d'un point de vue médical, je ne le conteste pas. Mais à quel moment et de quelle manière dira-t-on que l'on peut sortir de la méfiance ? Et est-ce que les mêmes moyens mis en œuvre pour appeler au respect des fameux « gestes barrière » seront mis en œuvre à nouveau pour appeler au retour à la confiance ? Je l'espère...

Enfin, la pandémie a révélé l'urgence de repenser la relation des humains au monde, à la nature, à la création. Quand l'humain prend toute la place et détruit l'habitat naturel des autres espèces vivantes, il faut s'attendre en retour à des effets secondaires très indésirables. Je suis heureuse que nous puissions reprendre et conduire à son terme la réflexion synodale sur le sujet de l'écologie.

Nous ne sortons pas indemnes de cette épreuve.

Certains voudraient revivre comme si la pandémie n'était qu'une parenthèse à refermer au plus vite pour reprendre la vie d'avant. Pourtant on ne peut pas faire comme si tout cela n'était qu'une parenthèse à oublier bien vite. Les épreuves laissent des traces qui ne s'effacent pas. Même si l'on en guérit, la cicatrice demeure.

Des familles se sont divisées autour de la question du vaccin et/ou du pass sanitaire. Des conflits sont apparus dans les lieux de travail. Dans les Églises locales, les discussions ont parfois été douloureuses également sur ce sujet, ou sur le partage de la Cène, les repas de paroisse....

Et dans la rue, samedi après samedi, des gens manifestent, s'opposent, contestent.

Chez nos frères et sœurs catholiques, un autre séisme s'ajoute avec le rapport de la CIASE, dévoilant l'ampleur des violences sexuelles commises à l'encontre d'enfants par des prêtres ou des religieux. Sidération et effroi.

Le tissu de la société qui nous relie les uns aux autres dans la confiance est soumis à des tensions extrêmes, et il est en bien des endroits, déchiré.

Dans notre Église, en cette période de presque-fin de la pandémie (sans qu'on sache vraiment quand ce sera la fin), nous sommes traversés de sentiments contradictoires : joie de se retrouver, envie de revivre normalement,

La pandémie a révélé l'urgence de repenser la relation des humains au monde, à la nature, à la création.

parfois frénésie d'activités comme s'il fallait rattraper tout ce qui n'a pu se faire, et en même temps appréhension, recul, crainte d'être de nouveau proche les uns des autres, et même pour certains, poursuite du repli sur soi par choix ou par peur, après qu'il ait été imposé par le confinement. C'est comme si tous les sentiments que l'on éprouvait avant de

manière modérée, se trouvaient exacerbés par et à la suite de la pandémie.

Dans les Églises locales, cette exacerbation peut provoquer tensions et conflits. On a oublié le temps des attermoissements et de la négociation, le temps long de la maturation d'une décision portée tous ensemble. Quand on débat par écran interposé, l'écoute n'est pas la même, les émotions sont filtrées, toute une partie du langage non verbal disparaît, les incompréhensions naissent.

L'Église n'est pas hors de la société. Chacun de nous a vécu l'épreuve à la fois personnellement, familialement, socialement et ecclésialement. Et ce passage au crible a été comme un révélateur. Des forts se sont écroulés et des faibles ont résisté. Des lieux ont déployé une imagination foisonnante, alors que d'autres se sont endormis pour laisser passer l'orage. L'épreuve provoque le dévoilement de ce qui est habituellement caché.

Le professeur de théologie Fritz Lienhard analyse ce que nous avons vécu dans un article « L'Église confinée, un défi pour la théologie »¹. Quand ce qui était « normal » s'arrête, et que pourtant le monde continue de tourner, il est juste de se demander pourquoi on remettrait en route le « normal » qui ne nous a finalement pas tellement manqué. L'épreuve oblige à se poser des questions qu'on ne voudrait pour rien au monde se poser, à interroger même les évidences : pourquoi aller au culte en « présentiel », par exemple, alors que mon

¹ Fritz Lienhard, *L'Église confinée, un défi pour la théologie. Approche théologique*. In *De l'autorité d'une Parole à interpréter*, Ed. Olivétan, 2021.

canapé est bien plus confortable que le banc du temple et que je peux trouver un culte sur internet ?

L'épreuve provoque une remise en question.

Société et Église : entre remise en question et tensions

Comment réparer le tissu déchiré de la communauté humaine ?

Quel rôle doit avoir l'Église en ce temps d'inquiétude et de discours haineux et diviseurs ?

Comment faire entendre une parole de confiance quand la défiance est devenue synonyme de salut ?

Avec Lazare, Marthe et Marie, de la mort à la vie

L'évangile selon Jean raconte longuement le voyage de Jésus jusqu'à Béthanie, après qu'il a été informé par Marthe et Marie de la maladie de Lazare. L'épreuve est pénible pour le lecteur. On voudrait que Jésus parte tout de suite et évite la mort à Lazare. Mais rien ne sera épargné à Lazare, ni au lecteur d'ailleurs. Jésus est par deux fois bouleversé et il fond en larmes, avant de faire rouler la pierre et de crier « Lazare, sors ! ». Et je nous passe les détails.

L'épreuve ne s'esquive pas. Elle se traverse.

Le Christ n'est pas venu pour nous apprendre à contourner les difficultés et à éviter la mort. Il s'y est enfoncé et l'a traversée. C'est ainsi.

C'est un mensonge de prétendre que la foi préserve des épreuves, ou qu'elle est une assurance tous risques et la garantie d'une vie royale. C'est faire peu de cas de la mort de Jésus !

Et c'est peut-être la première chose que les chrétiens peuvent dire et se dire. L'espérance se vit à travers l'épreuve, avec les épreuves, en dépit des épreuves. Et elle n'est pas détruite.

J'évoquais tout à l'heure les deuils qui n'ont pu se vivre pendant les confinements, les mots qui n'ont pu être posés pour dire adieu. L'Église est un lieu où ces paroles peuvent s'exprimer, afin de pouvoir accueillir une parole de consolation et d'espérance. Là où la parole a été empêchée,

il faut qu'elle puisse se dire, même avec du retard.

Après le relèvement de Lazare, que se passe-t-il ? Six jours avant la Pâque, Jésus revient à Béthanie. Là on donna un repas pour lui. Marthe servait et Lazare était l'un des convives. Marie prit du parfum, le répandit sur les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux, si bien que la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

Après l'épreuve, la vie a, semble-t-il, repris son cours normal, chacun a, visiblement, retrouvé son quotidien. Marthe sert, c'est son rôle, Lazare est à table avec les hommes. Jusque-là, rien d'étrange. Mais Marie fait déraiper la situation dans la démesure. Une livre d'un parfum de grand prix. L'excès, le geste fou, la déraison, et cette odeur qui emplit toute la maison, et ces cheveux dénoués, terriblement dérangeants.

Et si c'était cela, la mission de l'Église : oser des gestes fous qui disent la vie plus que vivante, la reconnaissance qui déborde, la joie contagieuse, au cœur de l'ordinaire, du quotidien ?

Dans la traversée de la mort, Lazare, Marthe et Marie ont expérimenté le don de la vie, plus forte que la mort. Cette survenue irradie toute leur vie, à l'image de l'odeur du parfum. Toute

la maison est remplie de cette chose parfaitement invisible, cette odeur qui vient chasser l'odeur de la mort, dans les moindres recoins.

L'espérance se vit à travers l'épreuve, avec les épreuves, en dépit des épreuves

Les trois frère et sœurs sont inspirants pour nous :

Lazare ressuscité est assis à table avec Jésus. Sa présence dit la promesse pour l'humanité : nous sommes invités à être à notre tour les convives du ressuscité, à l'inviter à entrer chez nous, à se mettre à table avec nous et nous avec lui.

Des deux sœurs, tous les lecteurs de la Bible savent que seule Marthe travaille. Luc est formel sur ce point. Et pour Jean, même après la résurrection de son frère, Marthe continue à servir. Comme si cela n'avait rien changé à sa vie, et pourtant tout a changé. Le geste de Marie manifeste que l'extraordinaire a envahi tout l'espace du lieu du service. Les chrétiens,

qui vivent de la résurrection du Christ, sont attendus encore au service, toujours au service, mais portés par la vie vivante, enveloppés dans ce parfum généreux et fou, emplis de gratitude et de reconnaissance.

Service ordinaire et gestes fous d'amour, avec la promesse de participer au banquet du royaume. Voilà un chemin pour l'Église.

Le socle de l'Église, c'est le Christ et l'écoute de sa Parole. Dans la maison où Jésus est entré, Marthe sert et Marie loue.

L'Église est service de Dieu et du prochain : célébration et diaconie. Dans la célébration du culte se dit la foi de l'Église : Christ est mort, il est ressuscité et nous appelle à sa suite. Dans l'engagement pour les pauvres se dit le combat contre toute forme de mort, comme Jésus devant le tombeau de Lazare, pleurant, s'emportant contre la mort. La diaconie est pleurs, colère, lutte contre tout ce qui humilie et avilie l'être humain.

Au cœur de cette lutte quotidienne, de ce service de chaque jour, alors que la lutte et le service épuisent, usent, fatiguent, et que la pauvreté et les discriminations ne reculent pas, **l'espérance provoque l'irruption de l'inouï**, de gestes fous comme celui de Marie qui changent la donne. Pour le dire autrement, la joie est là, présente, au milieu du désespoir. L'espérance fait advenir la vie où cela paraissait impossible. Contre vents et marées, Marie espère.

La joie invite à passer à table.

Ce repas où Christ est invité et nous invite me parle d'Église et de communauté.

Nous aimons nous retrouver entre nous, comme dans une famille chaleureuse. Mais comment faire pour que cette table soit ouverte, cette famille accueillante ?

Les expériences de culte en ligne ont révélé que d'autres personnes étaient intéressées par notre manière de dire la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, et ont été nourries. Pour un premier contact, il était plus facile pour elles de cliquer sur un lien pour franchir le seuil du culte, que de pousser la porte du temple. Depuis plusieurs années nous portons

ensemble ce sujet du seuil, de l'ouverture, de l'accueil. Notre Église se veut poreuse aux autres, passerelle... Aujourd'hui elle apprend à sortir de ses murs. Elle sort, elle est sortie. Elle a été présente à celles et ceux qui n'y sont pas. Nous avons appris avec plus ou moins de facilité à utiliser les médias pour que l'invitation au repas soit reçue par celles et ceux qui sont familiers d'autres langages. Car c'est bien cela qui compte, n'est-ce pas ? Transmettre l'invitation ! et pas seulement en restant chez nous.

Bien sûr, la crainte existe que la communauté ne se rassemble plus physiquement autour de la table. Et surgissent des protestations : la communauté est physique ou elle n'est pas. C'est oublier un peu vite la « nature » de l'Église qui unit les croyants dans l'espace et dans le temps en communion des saints et le message de l'Église qui fait advenir une réalité

que l'on ne voit pas. Paradoxalement, nous devrions être particulièrement à l'aise avec les communautés virtuelles, puisque l'Esprit saint et la prière n'ont pas attendu internet pour relier

les chrétiens. Il me semble qu'il s'agit plutôt pour nous d'apprendre un nouveau langage, un nouveau média, d'en découvrir les bons usages et d'en éviter les pièges. En prenant aussi en compte l'impact écologique des moyens mis en œuvre.

La communauté physique est nécessaire, elle porte les frères et sœurs en Christ et soutient leur espérance. C'est là que se construit la confiance. Aujourd'hui, elle peut être augmentée par d'autres moyens afin d'aller vraiment à la rencontre de celles et ceux qui cherchent une parole qui fait vivre. Le seuil n'est plus à la porte du temple. Il est dans le monde.

Faire communauté autour de la même table, qu'elle soit physique ou virtuelle, est un défi aujourd'hui. L'accès au monde entier sur le Web soumet les individus à un flot de contenus qui peut les submerger. Les chaînes d'information continue, par exemple,

**Faire communauté
autour de la même table,
qu'elle soit physique ou virtuelle,
est un défi aujourd'hui.**

déversent sans vraie mise en perspective des « nouvelles » qui par leur répétition tiennent lieu d'analyse. Les messages continuels sur les réseaux sociaux emplissent tout l'espace mental et occupent du temps de « cerveau disponible » ! Mais le cerveau ne peut pas recevoir et traiter autant d'informations. S'opère alors un tri selon ses propres centres d'intérêt et ses convictions, tri pratiqué même en amont de l'utilisateur par les suggestions des algorithmes. Ainsi se développent des micro-sociétés, sorte de bulles étanches où l'on ne rencontre plus que celles et ceux qui pensent comme moi. Au sortir des dernières élections aux États-Unis, où les réseaux sociaux ont joué un rôle majeur, le constat était fait d'une société profondément divisée, où aucun lieu ne permettait plus de dialoguer, chaque camp s'auto-alimentant contre l'autre.

La promesse d'un Internet mettant la culture et la science à portée de toutes et tous pour le bien de l'humanité est belle. Mais bien sûr, comme tout outil, Internet met aussi à portée de main la désinformation, les mensonges, la haine et la méchanceté, toutes choses qui se propagent particulièrement vite.

Comment inviter, atteindre des personnes fréquentant différentes bulles médiatiques à faire communauté autour de la même table ? En travaillant sur la manière d'annoncer la joie de l'Évangile et les moyens à mettre en œuvre pour que le message soit audible.

(Je cite Félix Moser²) « le Christ est chemin de vie en ce qu'il nous donne une confiance de base. En lui existe la possibilité d'être acceptés. Il nous rend conscient de nos potentialités. Devant lui, nous pouvons avouer nos faiblesses, nos lâchetés et nos incompréhensions. Le Christ rend libre. Il nous donne la force de mener notre vie sans en gommer les contradictions et les incohérences. »

² Félix Moser, *Les attentes de Dieu dans un monde d'immédiateté*, in *De l'autorité d'une Parole à interpréter*, Ed. Olivétan, 2021. P.49-50.

Nous voulons pouvoir dire cette conviction à celles et ceux que nous rencontrons, quel que soit le lieu de cette rencontre. Cela implique d'être à l'écoute et à la recherche de leurs attentes et de ce qu'elles disent de leurs désirs profonds, de développer une véritable empathie pour ces prochains, que Félix Moser appelle « une éthique de la considération réciproque ». « Rencontrer

celles et ceux qui sont en marge de l'Église présuppose aussi que nous ayons une vision positive des gens que nous allons rencontrer ». Si nous sommes tous appelés à être « fils et filles du même Père, cela exclut de la part des croyants tout sentiment de supériorité ».

Qu'elle soit physique ou virtuelle, la table du Christ réunit des hommes et des femmes de tous âges, de toute condition sociale, de toutes convictions politiques, de toutes origines, tous enfants du même Père, habités par une joie que rien ne peut enfermer.

Que son parfum nous accompagne durant tout notre synode.

**Choisissons la confiance,
osons la confiance !**